

ANTONIO

MANZINI

07.

07.

07

DENOËL
SUEURS FROIDES

07.07.07

DU MÊME AUTEUR

Piste noire, Denoël, 2015 ; Folio, 2016

Froid comme la mort, Denoël, 2016 ; Folio, 2017

Maudit Printemps, Denoël, 2017 ; Folio, 2018

Un homme seul, Denoël, 2018 ; Folio, 2019

La Course des rats, Denoël, 2019

ANTONIO MANZINI

07.07.07

roman

*Traduit de l'italien
par Samuel Sfez*

DENOËL

Titre original :

07.07.2007

© 2016 Sellerio Editore, Palerme

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2020

Design de couverture : Paprika

Pour Tom

« Sous sa carapace de lâcheté, l'homme
aspire à la bonté et veut être aimé. S'il prend
le chemin du vice, c'est qu'il a cru prendre
un raccourci qui le mènerait à l'amour. »

John STEINBECK¹

1. *À l'est d'Éden*, traduction de Jean-Claude Bonnardot.

« United united united we stand, united we never shall fall! »

Il ouvrit les yeux et se redressa d'un bond. « Mais qu'est-ce que... ? » Alarmée par les mouvements de son maître, Lupa tendait l'oreille. La musique provenait de l'appartement d'à côté.

« United united united we stand, united we stand one and all! » Rythme tribal, guitares glaireuses et distordues, chœur simiesque qui répétait un slogan débile. Ce genre de musique, le heavy metal, se situait pour Rocco au septième niveau dans la classification des emmerdements. Joué à 3 h 45 du matin, il passait automatiquement au niveau neuf. « Bordel de merde ! » hurla-t-il en se levant. Au bout de dix jours, il se sentait à l'aise dans son nouvel appartement de via Croix de Ville, mais pas avec ses voisins. Surtout ceux d'en face.

Pas le choix, il lui fallait se fendre d'une visite.

Il ouvrit la porte. Le froid de l'escalier le heurta de plein fouet. Il rentra chez lui, enfila son loden directement sur son boxer et son T-shirt puis ressortit, pieds nus. Il frappa.

Aucune réponse. La musique se déversait jusque sur le palier.

« *So keep it up, don't give in...* »

Il enfonça la sonnette, martela la porte à coups de poing. Soudain, le bruit cessa. Des pas rapides suivirent. Un raclement sur le bois de la porte, signe que quelqu'un observait par le judas.

— Oui, c'est moi, Schiavone, le voisin. Ouvrez!

Le battant s'ouvrit. Un garçon de seize ans apparut. Acné, cheveux longs, en slip, un T-shirt Iron Maiden troué, la peau aussi blanche que le ventre d'un poisson.

— Ou... oui?

— Oui? Tu me dis oui? Bordel de merde, il est 3 h 45 et tu mets cette saloperie à fond?

Le garçon rentra la tête dans les épaules.

— Pardon. Je pensais qu'il n'y avait personne.

— Tu penses mal. Ça fait dix jours que j'habite ici. Et les autres voisins, tu les as oubliés?

— L'immeuble est vide. Les Benaix sont aux Pays-Bas, les Candiani aussi sont partis. Excusez-moi, si j'avais su...

— Maintenant, tu sais. Enfile ton casque et balance-toi Judas Priest dans les tympan, je m'en fous!

Le garçon esquissa un sourire.

— Vous connaissez Judas Priest?

— Bien sûr, c'est un groupe de quand j'étais jeune. Mais toi, comment tu connais?

Le voisin leva timidement la main droite, les doigts en forme de cornes, le pouce tendu, et lança « *Rock'n'roll will never die!* » en souriant.

— Mais t'es débile ou quoi? fit Rocco. Allez, va au lit, mon grand, il y a école demain. Si tu me réveilles encore avec cette merde, je te fais dévorer par Lupa!

Le garçon sembla seulement alors remarquer le chien.

— Oh, il est trop beau!

— Elle!

— C'est quelle race?

— Saint-rhémy-en-Ardenne.

Le garçon éclata de rire.

— Ça existe?

— Si un groupe comme Judas Priest existe, une race comme ça existe aussi.

— Moi, c'est Gabriele.

— *E sticazzi*. Ça me fait une belle jambe, répondit Rocco.

Sa colère n'était pas encore passée. Il se retourna et rentra chez lui.

Plus question de dormir. Après une douche rapide pour lui et une gamelle bien remplie pour Lupa, ils étaient sortis. L'aube tachait de rose le ciel et les toits humides d'Aoste. Il avait envie de prendre son petit déjeuner, un double café et deux brioches, tout en regardant la place Chanoux se teinter lentement des couleurs de cette nouvelle journée qui s'annonçait splendide, pas un nuage entre les cheminées éteintes depuis plus d'un mois.

Il regarda ses chaussures : cette seizième paire de Clarks achetée en dix mois avait été la plus chanceuse. Avec un petit effort, elles dureraient peut-être jusqu'à l'hiver prochain. Un vent léger, froid mais pas glacé, lui caressait le

visage. Lupa s'arrêtait à chaque coin de rue pour reniffler les messages laissés la veille par les autres chiens. Quant à lui, il s'arrêta au kiosque pour prendre le journal. Il n'en crut pas ses yeux quand il découvrit l'article en première page.

RUE PIAVE

UN CRIME ENCORE NON ÉLUCIDÉ

On ne parle plus de l'homicide de la rue Piave, où Adele Talamonti a trouvé la mort, criblée de six balles au domicile du sous-préfet Rocco Schiavone, chez qui elle logeait, d'après les déclarations du porte-parole de la préfecture. Qui est entré dans cet appartement pour tuer la pauvre Adele ? Était-elle la véritable cible de l'assassin, ou s'agissait-il du policier ? Nous sommes les seuls à poser encore la question. Il est de notre devoir de rappeler aux lecteurs que certains événements en apparence incompréhensibles ont en réalité une explication simple mais dérangeante. Par exemple ne pas jeter l'opprobre sur un cadre de la police, apparemment protégé par le préfet Andrea Costa. Nous rappelons en revanche que, la nuit du 13 mai, Adele Talamonti a été brutalement assassinée et que depuis, malgré de nombreuses promesses, on ignore tout des commanditaires et encore plus des exécutants de cet homicide. Une seule chose s'est produite : Rocco Schiavone a déménagé. De toute évidence, il a du mal à vivre avec ses responsabilités. Nous espérons que la préfecture ou le juge Baldi apporteront bientôt au journal et aux citoyens des réponses concrètes.

Sandra BUCCELLATO

Il roula le journal en boule et le jeta dans la corbeille. Il devait clouer le bec une bonne fois pour toutes à cette

Sandra Buccellato, ex-femme de Costa, responsable de la haine que le préfet vouait aux journalistes depuis qu'elle s'était enfuie avec un rédacteur de *La Stampa*. Il devait la rencontrer, la menacer, la frapper. Comment osait-elle? Cette phrase en particulier, « De toute évidence, il a du mal à vivre avec ses responsabilités... », l'avait mis sur les nerfs. Ses responsabilités, il vivait avec depuis le 7 juillet 2007, mais qu'en savait Sandra Buccellato? Il n'avait pas à se justifier, il devait seulement faire un saut à la rédaction et la réduire au silence.

Le café avait un goût de terre, les brioches de beurre fondu.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur? demanda Ettore.

Une dizaine de personnes prenaient déjà leur petit déjeuner au bar. Rocco secoua la tête.

— Ettore, c'est pas le jour.

— Déjà réveillé? Vous avez quelque chose sur le feu?

— Non, rien. Tu connais Sandra Buccellato?

Ettore sourit.

— Si je la connais? Elle vient au moins trois fois par jour. La rédaction est juste en face.

— Tu peux me la décrire?

— Non. Parce que je lis les journaux, je vous connais et je sais que vous voulez un portrait-robot pour l'identifier et lui faire quelque chose de très désagréable.

— Je ne touche pas aux femmes, moi, Ettore.

— Ah non? Et Nora Tardioli, qui vous a renversé un spritz sur la veste? Ou Anna Cherubini, qui pâlit et dont

le cou se couvre de plaques rouges rien qu'à entendre votre nom...

Rocco regarda le barman dans les yeux.

— Toi, pour te mêler de tes affaires...

— Jamais, monsieur, jamais! J'ai un bar..., se défendit-il.

Il fit volte-face et rejoignit le comptoir. Rocco termina son café. Il s'apprêtait à sortir, puis s'arrêta à la porte.

— Bon, vu que tu sais tout, cria-t-il, faisant se retourner trois consommateurs, tu sais aussi de quelle race est mon chien?

— Saint-rhémy-en-Ardenne, monsieur Schiavone. Comment ne pas connaître cette race?

Ils éclatèrent de rire. Ettore lui plaisait de plus en plus.

— Dis-lui que je la cherche!

— Je transmettrai.

Le personnel de ménage devait être en grève, car personne ne semblait être passé dans son bureau. Le désordre de la veille était encore là, comme si un crime avait été commis dans la pièce et qu'il ne fallait rien toucher jusqu'à l'arrivée de la scientifique. Il ferma la porte, ouvrit son tiroir. La boîte en bois gravé était vide. Un coup de poing à l'estomac. Un obstacle insurmontable. Il s'apprêtait à fumer son dernier joint. Il le prépara avec un soin méticuleux. L'alluma. Et le savoura en paix en contemplant le ciel par la fenêtre, attendant que ses neurones engorgés par une nuit sans sommeil se remettent à fonctionner.

Son téléphone sonna à la troisième bouffée.

— Ici Schiavone...

— Ici Costa.

— J'allais monter vous voir, monsieur...

— Bien. Laissez votre chien dans votre bureau. La dernière fois, il a rongé le pied du fauteuil.

Rocco raccrocha. Il regarda Lupa, endormie sur le canapé. Il ramassa une balle de tennis qu'il lui avait achetée et la posa près de son museau. Il ouvrit la fenêtre et quitta la pièce.

Costa se tenait derrière son bureau, bien au milieu, Baldi était assis dans l'un des deux fauteuils en cuir clair. Le juge scruta fixement Rocco et lui serra à peine la main en marmonnant un « Bonjour... » plein de ressentiment. Costa aussi était nerveux mais, contrairement à Baldi, il brailla ses salutations à pleins poumons, comme à son habitude.

— Bonjour, monsieur Schiavone, asseyez-vous, je vous prie! dit-il en désignant le fauteuil vide, juste à côté du juge. Bien, bien, bien... » Le préfet croisa les mains sur sa table, puis alla droit au but : « Parlons de l'affaire de la rue Piave. D'après ce que m'a dit M. Baldi, vous connaissez l'assassin et le mobile, mais vous refusez de partager ces informations avec nous. Est-ce vrai, ou s'agit-il seulement d'une spéculation du magistrat ?

Rocco regarda Baldi et lui sourit.

— Vous savez tout. Pourquoi tourner autour du pot ?

— Vous êtes un représentant des institutions, intervint Baldi. Vous devriez vous conduire comme tel. Je vous le répète : nous savons que vous allez souvent à Rome, nous savons qui vous rencontrez, qui vous fréquentez...

— Et vous connaissez aussi le nom de l'assassin, Enzo Baiocchi.

À ce nom, Costa et Baldi échangèrent un coup d'œil.

— Qui est Enzo Baiocchi, et pourquoi veut-il votre mort ?

Rocco s'étira le cou, qui lui faisait encore mal après sa nuit blanche.

— Vous savez tant de choses sur moi, pourquoi pas ça ?

— Vous êtes agaçant, Schiavone, et vous ne vous rendez pas compte que Baldi et moi essayons de vous aider. Vous le comprenez, ça ? Nous vous protégeons !

— Vous me protégez de quoi ?

— Vous avez de nombreux ennemis, et pas seulement parmi les délinquants. Non, vous en avez aussi beaucoup à l'Intérieur. On vous a expédié ici, mais ça aurait pu bien plus mal se passer pour vous.

— Vous êtes sûr ?

— Arrêtez, avec votre ironie à la con ! cria Baldi. Vous risquez d'être déferé, voire pire.

Schiavone écarta les bras.

— Par exemple ? Être chassé de la police ? Envoyé dans un trou perdu de l'Aspromonte ?

— Non, mon cher, répliqua Costa avec un sourire de circonstance. Vous risquez une enquête approfondie sur vos comptes, vos achats, vos propriétés, vos amitiés. Vous chasser de la police, ce serait un cadeau par rapport à ce qu'ils pourraient vous faire. » Costa se leva. Fit deux pas vers la fenêtre. Croisa les mains derrière le dos et poussa un soupir : « Vous n'aurez aucun allié, Schiavone. Ni moi ni le

parquet. Ce serait pour vous le début d'un calvaire sans fin, et je vous jure que nous irons jusqu'au bout. Alors... » Il se retourna brusquement vers Rocco : « ... vous nous racontez quelque chose, ou cette réunion s'arrête ici ? »

Rocco se passa la main sur le visage. Il regarda les deux inquisiteurs.

— Trois choses : du temps...

— Ça, nous en avons autant que nous voulons, répondit Baldi.

— Du café...

— J'en fais apporter... La troisième chose ?

— Je veux mon chien ici.

Costa décrocha son téléphone.

— Rispoli ? Faites monter le chien de Schiavone. Et faites savoir que je ne veux aucun appel aujourd'hui. Tant que vous y êtes, faites-nous apporter de l'eau et du café. » Il raccrocha. S'assit. « Bien, nous sommes tout ouïe.

— Avant de commencer...

— Encore ? lâcha Baldi, impatient.

— Je peux savoir comment vous avez obtenu toutes ces informations sur moi ?

Baldi et Costa sourirent.

— Vous avez vos canaux, nous avons les nôtres.

Rocco prit une cigarette dans son paquet et la glissa dans sa bouche.

— Je peux ?

— Il s'agit d'un cas exceptionnel. Mais c'est la première et la dernière fois dans mon bureau.

Rocco alluma sa cigarette avec un briquet Dupont. Il

prit une première inspiration, cracha la fumée vers le plafond puis attaqua.

— Bon, faisons comme quand on lit un livre. Moi, j'en raconte soixante-dix pour cent, et vous complétez le reste avec un peu d'imagination. Vous en avez à revendre, non ?

Baldi et Costa ne répondirent pas, et Rocco commença.

Rome. Été 2007

— Il est quelle heure, mon amour? demanda-t-il en se retournant dans le lit.

Mais il n'y avait personne à côté de lui.

Depuis trois jours.

Il voulut respirer, mais quelque chose lui encombra la trachée. Il ne parvenait à avaler que de petites goulées d'air qui ne suffisaient pas à emplir ses poumons. Il haletait tel un poisson hors du lac. Il tenta de calmer son rythme cardiaque, se remit sur le dos et détendit ses muscles. Lentement, il retrouva une respiration plus profonde, écarta cet obstacle dans sa gorge et, cette fois-ci, l'air pénétra jusqu'à ses poumons. Il souffla. Répéta l'exercice quatre fois. Il allait mieux, son cœur s'apaisait. Il ferma les yeux. Trois jours sans Marina, c'était vraiment trop. Il était déjà arrivé à Rocco d'être loin de sa femme pendant plus d'une semaine. Mais cette fois elle s'en était allée. Sans claquer la porte, ce n'était pas son style, sans trop de tapage, sans hurlements. Elle lui avait simplement dit : « Je vais dormir chez mes parents pendant un moment », et elle avait préparé son sac. Trois jours plus tôt.

Ce dimanche de merde.

Sa femme y réfléchissait depuis longtemps, c'était évident. Dimanche matin, il l'avait trouvée dans le salon inondé par le soleil de la fin juin, assise à la table, plongée dans les papiers de la banque. Elle les étudiait, inscrivait au crayon des chiffres dans un carnet. Rocco était entré en bâillant.

« Tu veux un café ? » lui avait-il demandé.

Elle avait retiré ses lunettes pour le regarder en face.

« Tu m'expliques ? »

Sa femme voulait savoir. Elle n'avait pas cru à l'héritage de son oncle, à son augmentation de salaire, à une prime, à la vente de la boutique de Trastevere qui avait été autrefois l'imprimerie de son père. Le compte n'y était pas.

« Assieds-toi, Rocco. Et dis-moi d'où vient cet argent. Pas de mensonges, je ne le mérite pas. »

Rocco s'était assis. Et lui avait expliqué. Tandis qu'il avouait, les yeux de Marina s'étaient emplis de larmes. Elle écoutait, triturant les branches de ses lunettes. Dehors le soleil tapait, mais dans l'appartement de via Poerio il régnait un froid polaire. Il ne raconta pas tout, évita beaucoup de choses, omit certains détails, mais en dit suffisamment pour lui permettre de prendre une décision.

« Alors c'est toi, ça..., avait-elle dit. Prêt à tout pour quatre sous. »

Elle s'était levée. Rocco avait essayé de la retenir, mais elle n'avait rien ajouté. Elle avait fait son sac, sous les yeux de son mari, et avait pris les clés de la Panda. Seulement une fois sur le seuil, elle s'était retournée vers Rocco et lui avait dit à voix basse :

« Je dois réfléchir. Beaucoup. Je vais dormir un moment chez mes parents. Je t'en prie, ne m'appelle pas. »

Elle était sortie en refermant la porte derrière elle. Rocco s'était affalé sur le canapé, avait allumé une cigarette et était resté là jusqu'à ce que le soleil aille se cacher derrière les toits de Rome.

Il sortit de la chambre. Les papiers de la banque que Marina avait étudiés avec tant d'attention étaient encore sur la table. Il avait essayé de l'appeler, mais Laura, la mère de Marina, lui avait gentiment répondu que Marina n'était pas à la maison. Elle travaillait.

« Je dois réfléchir. » Rocco répéta les mots de sa femme à mi-voix tout en insérant une capsule dans sa machine à expressos. « Et combien de temps dois réfléchir? Ça fait trois jours que tu réfléchis! »

Elle ne savait donc pas qui était Rocco? Elle n'avait pas compris de quel monde il venait? Elle était allée chez ses parents via della Lungara. Elle connaissait ses amis, Sebastiano, Furio et Brizio. Elle n'avait pas compris qui ils étaient? Pourquoi se réveillait-elle seulement maintenant, pourquoi se mettait-elle à sonder le moindre détail de sa vie?

« Comment j'ai gagné cet argent? J'ai arrondi. J'ai arrondi sur les saisies de marijuana, j'ai volé les pots-de-vin de quelques adjoints municipaux quand je les ai pris la main dans le sac, j'ai revendu quelques tableaux. Oui! Je l'ai fait! »

Mais il n'avait jamais volé aux pauvres, n'avait jamais fermé les yeux devant les puissants qui le lui demandaient.

«Je ne suis pas un saint, Mari', je l'ai jamais été!»

Des paroles inutiles qui résonnaient encore dans sa tête. Il ne l'avait pas convaincue. Il n'avait pas réussi. Marina venait d'un autre quartier.

«Tu es allée au lycée à Giulio Cesare, tu habitais corso Trieste, ton père et ta mère étaient des travailleurs honnêtes, respectueux de la loi, qui arrivaient à la fin du mois le portefeuille encore rempli. Tu as déjà habité à quatre dans trente mètres carrés? Tu as déjà vu ta mère pleurer devant le marchand de légumes qui l'humilie et la menace? Tu aurais dû voir son visage, Marina, quand elle est allée demander un prêt aux usuriers pour payer l'enterrement de papa. Combien de paires de tennis tu as eues au collège? Tu ne sais pas? Tu ne peux pas te rappeler. Moi, seulement une. Achetée deux tailles trop grande en sixième pour qu'elle me dure jusqu'en troisième! Tu as déjà vu une photo du sapin de Noël chez les Schiavone? Non. Et tu sais pourquoi? On en avait pas, ni d'appareil pour le prendre en photo! Le tien était beau, il surplombait plein de cadeaux, toi et ta sœur étiez là en col roulé, tout excitées parce que vous vous apprêtiez à déballer une poupée et Docteur Maboul.»

Rien ne justifie tes actes.

Ça, Rocco le savait. Son père avait été pauvre toute sa vie, mais jamais il ne s'était sali les mains, sauf d'encre. Lui, il les avait répugnantes. Il avait commencé tôt. Quand son père était mort, il avait bossé où il pouvait pour aider à la maison. Les usuriers en demandaient toujours plus à sa mère.

«Tu comprends, Marina? Tous les jours que Dieu faisait, ils venaient chez maman lui demander de l'argent qu'elle

avait déjà rendu!» Un matin, avec Sebastiano et Furio, Rocco était allé rendre visite à l'un de ces vautours. « On y est allés à trois. Et je ne regrette pas, Marina, je ne regrette pas. On les a frappés, on les a menacés, je suis rentré à la maison avec une liasse de billets haute comme ça et j'ai dit à maman que j'avais gagné à la loterie. Elle a fait semblant de me croire. Pourquoi est-ce que tu fais pas semblant de me croire, toi aussi? »

Rien ne justifie tes actes.

Les souvenirs, la dispute trois jours plus tôt, la chaleur et l'angoisse pleuvaient à verse dans l'esprit de Rocco. Il but son café en regardant la ville prête à accueillir le soleil. Il tentait de ramener le calme dans ses pensées qui continuaient à jouer avec l'espace et le temps. Il n'avait pas envie d'aller travailler. Ni de rester chez lui. Il avait seulement envie de Marina. La vie de Rocco avait toujours été ainsi. Les choses qu'il désirait le plus étaient celles qu'il ne pouvait pas se permettre.

Clara mit la cafetière sur le feu et regarda l'heure. Huit heures et demie, il était temps de réveiller Giovanni, qui devait être à l'université pour 10 heures, du moins si elle se rappelait bien ce qu'il lui avait dit la veille. Elle posa sa tasse sur la table de la cuisine et alla frapper à la porte de son fils.

— Giovanni? Giovanni? Réveille-toi, il est huit heures et demie!

Elle poussa doucement la porte. Les volets étaient ouverts. Le lit intact. Clara sentit une boule d'angoisse descendre le long de son œsophage.

— Giovanni?

La chambre était en ordre, comme l'avait laissée la femme de ménage la veille. Aucun vêtement posé sur la chaise, l'ordinateur éteint, les livres bien alignés.

Giovanni n'était pas rentré. Clara courut de nouveau à la cuisine et prit son téléphone. Aucun appel manqué, aucun message. « Mais où... ? » Elle composa le numéro de son fils, le seul qu'elle connaissait par cœur, à part celui de sa sœur. Une voix froide l'informa que son correspondant était injoignable. Elle essaya à nouveau. Même résultat. Elle ouvrit son répertoire et appela Isabella. À la cinquième sonnerie, la voix endormie de la jeune fille lui répondit :

— A... allô ?

— Isabella, excuse-moi de t'appeler si tôt. Ici Clara... Giovanni est chez toi ?

— Comment ?

— Giovanni est chez toi ?

— Non, madame Ferri. Il n'est pas là...

— Vous étiez ensemble hier soir ?

Il y eut une pause. Clara imagina Isabella qui se passait la main sur les yeux pour reprendre contact avec le monde.

— On est allés ensemble au pub. Mais...

— Mais quoi ?

— Bon, hier soir on s'est disputés avec Giovanni.

Clara se mordit les lèvres.

— Tu ne sais pas où il est allé, ensuite ?

— Non, je ne sais pas. Il m'a raccompagnée chez moi, et puis je l'ai vu remonter sur son scooter. Vous avez essayé

chez Pietro? À moins qu'il ait dormi chez Maurizio. Je sais qu'aujourd'hui il devait aller à la fac...

— Tu as le numéro de Maurizio?

— Je vous l'envoie tout de suite.

— Non, dicte-le-moi, je ne fais pas confiance à ces portables.

Alberto Ferri arriva à la rédaction à 10 heures, accompagné d'une douleur aux lombaires qui ne le quittait pas depuis la veille au soir. Le match avec ceux du *Messaggero* lui avait coûté cher. À quarante-huit ans, il ne pouvait plus se permettre d'entrer sur le terrain sans échauffement pour courir et sauter comme un crétin, faire galoper son cœur dans sa poitrine et se brûler les poumons. Combien de fois avait-il entendu parler d'un cinquantenaire foudroyé par une crise cardiaque en pleine partie? Sans parler des traumatismes crâniens, des tibias et des péronés qui éclataient comme les pétards au Nouvel An. Il devait se calmer, ne jouer qu'une mi-temps, mais surtout arrêter avec cet esprit de compétition digne d'un lycéen. Il avait failli fracturer le tibia de son collègue des affaires criminelles, De Dominicis, avec un tacle assassin. « Mais qu'est-ce que tu fous, abruti? lui avait hurlé l'autre, l'écume à la bouche. Tu te crois en Ligue des champions? Connard! » Pino De Dominicis avait raison, quel besoin avait-il de le tacle ainsi? Mais, pour aller plus loin, quel besoin avait-il de risquer sa peau chaque semaine au foot à huit? « Faites du sport, c'est bon pour le cœur! » lui avait dit son médecin. Mais peut-être pensait-il plutôt à de saines et tranquilles séances de gym, à

marcher comme un hamster sur un tapis roulant ou pédaler sur des vélos qui ne bougeraient jamais de la salle.

— Alberto, il y a ton ex-femme au téléphone. C'est la troisième fois qu'elle appelle! lui annonça Monica aux yeux bleus en passant à côté de lui, une pile de papiers à la main.

Qu'est-ce qu'elle veut? se demanda-t-il. Il est un peu tôt pour la pension, je lui ai payé le loyer, qu'est-ce qu'elle me veut? Il arriva à son bureau, décrocha le combiné.

— Allô?

— Alberto!

La voix de la femme était chargée d'angoisse.

— Qu'est-ce qu'il y a, Clara? Qu'est-ce qui se passe?

— Mais à quoi ça sert que tu aies un portable?

— Justement à éviter un appel comme celui-ci. Qu'est-ce que tu veux?

— Giovanni n'est pas rentré cette nuit.

— Bon, peut-être qu'il a dormi chez sa copine, Machine... Eleonora, non?

— Non. Sa copine s'appelle Isabella, et je lui ai déjà parlé. Il n'est pas chez elle, ni chez Maurizio...

Tandis que Clara égrenait le nom de tous les amis de son fils, Alberto alluma son portable. Il avait six messages. Cinq de sa femme. Un de Giovanni.

— ... Matteo ne sait pas où il est, ni Lucia, sa camarade de classe. Son téléphone est toujours éteint. J'ai essayé de le joindre une dizaine de fois, mais rien.

— Clara!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Giovanni m'a appelé hier soir. À 23 heures.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? hurla son ex-femme.

— Je ne sais pas. Je dormais. J'ai reçu un message pour signaler son appel.

— Oh, mon Dieu...

— Écoute, Clara, je vais appeler tous les hôpitaux et les commissariats de Rome. Mais tu verras, ce n'est rien. Calme-toi, d'accord ? Fais-toi une camomille et laisse-moi faire, d'accord ?

— Ou... oui.

— Bien. Essaie de rester tranquille. » Il raccrocha. « Monica ! Donne-moi un coup de main, s'il te plaît.

Monica le regarda en coin, levant à peine la tête de la feuille qu'elle lisait.

— Monica, tu m'aides, oui ou non ?

— C'est toi ou ta femme que je dois aider ?

— Mon ex-femme, Monica. Ce n'est pas elle, le problème.

— Ah non ? Et c'est quoi ?

Alberto s'approcha du box de sa collègue.

— Je t'en prie, ce n'est pas le moment de faire une scène. C'est Giovanni. Il a disparu depuis hier soir sans laisser de traces. Tu me donnes un coup de main ?

Monica acquiesça, posa sa feuille et se leva.

— Je fais les hôpitaux. Occupe-toi des commissariats.

La perforation était terminée. Maintenant, il pouvait placer le fil diamanté pour commencer la coupe verticale. Il devait demander de l'aide à Omar et monter sur la rampe. La chaleur était insupportable, et la blancheur du marbre

réfléchissait le soleil comme un miroir. Les vacances approchaient. Comme tous les ans Ernesto irait à Torvajanica, se déshabillerait, exhibant son bronzage de camionneur, et tout le monde s'esclafferait. Visage et cou noirs, bras noirs jusqu'aux triceps, le reste aussi blanc qu'un verre de lait. Sa fille appelait ça le bronzage du marbrier, ce qui était la réalité. Ernesto souriait quand il voyait les femmes de la famille sur la plage avec cette espèce de miroir sous le menton pour bronzer le plus possible. « Venez trois jours à la carrière avec moi, vous deviendrez plus noires que les Africaines! » Sa fille et sa femme riaient, remettaient leurs lunettes en plastique offertes par Amica, le miroir sous le menton, et restaient à griller au soleil tandis qu'il lisait le *Corriere dello Sport* sous le parasol du bar. Et il les regardait. Sa femme et sa fille. Tout ça pour elles. Respirer la poussière de marbre, rôtir en été et crever de froid l'hiver, jeter des hectolitres d'eau sur les chaînes, se défoncer les tympanes avec le bruit des cordes de diamant qui frottent et mordent la pierre. Tout ça pour sa femme, qu'il aimait toujours après vingt-trois ans de mariage, et pour sa fille, qui finirait l'école hôtelière dans un an et avait déjà une offre de travail dans un restaurant du Circeo.

— Omar! Où t'es? lança-t-il en profitant d'un répit des travaux. Omar? Quelqu'un l'a vu?

Ciro lui indiqua la baraque de la direction.

— Je l'ai vu partir par là... Il va arriver!

Ernesto Auriemma retira son casque et s'épongea. Il regardait autour de lui à la recherche de son collègue, quand il le vit apparaître du fond de la carrière. Il courait,

trébuchait. À travers la fumée translucide qui s'élevait du sol déjà bouillant de chaleur, il ressemblait à un fantôme noir fait de gélatine. Il avait la bouche ouverte, on aurait dit qu'il hurlait. La voix d'Omar parvint enfin distinctement à Ernesto et à ses collègues penchés sur leur travail : « ... mort... vite... mort... », semblait-il dire.

— Mort? Qu'est-ce que tu racontes, Omar? cria Ernesto.

Omar désignait quelque chose derrière lui, vers le petit lac au centre de la carrière. Il était effrayé. Son casque tomba, mais il ne s'arrêta pas pour le ramasser. À présent, il était plus près.

— En bas, au lac... il y en a un... il est mort, c'est sûr!

Mario, le chef de la carrière, sortit du petit bureau, avec sa chemise à carreaux, la cigarette toujours à la bouche.

— Qu'est-ce qui se passe? cria-t-il.

Ernesto Auriemma écarta les bras.

— Je sais pas. Omar dit qu'il y a un mort...

— Comment ça, un mort? » Mario dévala les marches pour aller à la rencontre de l'ouvrier égyptien : « Qu'est-ce que tu racontes, Omar? Qui est mort? Un des nôtres? Mon Dieu, non, je t'en prie!

— Non, c'est pas un des nôtres... » Omar avait enfin rejoint ses collègues : « Venez. En bas, au lac, vite.

Haletant, il se remit à courir. Ernesto, Mario et les trois autres ouvriers le suivirent en file indienne.

— Là-bas... » Il avait les yeux effrayés, noirs, écarquillés. « C'est terrible, c'est terrible.

Puis il ajouta quelques mots en arabe, que personne ne comprit.

Ils franchirent la dernière rampe et atteignirent enfin le bord du précipice. Au fond se trouvait un petit lac turquoise, qui semblait avoir été volé aux Caraïbes. La piscine d'un hôtel cinq étoiles. Mais c'était le puits où ils tiraient l'eau pour refroidir et mouiller les chaînes et le marbre à couper. Omar indiqua le fond de la gorge. À terre, sur une plaque de pierre, se trouvait un homme. Le rouge du sang paraissait encore plus vif sur le blanc du marbre, sous le soleil de la fin juin. Ses membres étaient désarticulés. Sa jambe droite pliée à l'envers, son bras gauche enroulé comme une écharpe autour de son dos.

— Oh putain...! s'écria le chef de chantier. Comment...

— On l'a balancé là! fit Ernesto en fermant les yeux pour effacer cette image qu'il porterait en lui pour le restant de ses jours.

— Parrillo, sur la Tiburtina, je veux y arriver vivant, cria Rocco pour couvrir le vrombissement de l'Alfa lancée à toute berzingue sur le périphérique.

— Si vous me laissez mettre la sirène.

— J'ai horreur de la sirène, on va pas la mettre pour rien. Attention au camion.

Parrillo changea de voie, frôla une Smart, dépassa le camion et se mit sur la bande d'arrêt d'urgence pour atteindre les 120 kilomètres-heure.

— Hé, t'es sourd? De toute façon il est mort, pas la peine de courir.

— Je veux arriver avant la scientifique.

— Je peux savoir pourquoi?

L'agent au volant haussa les épaules sans répondre.

— Écoute-moi bien, Parrillo, maintenant tu ralentis d'une trentaine de kilomètres-heure, sinon je te fais transférer dans l'arrière-pays calabrais, compris? On a pas la clim, si tu fonces comme ça je peux même pas ouvrir la fenêtre.

Parrillo obéit, diminua la vitesse et les tours de moteur.

— Parfois, on dirait que t'es con, Parrillo.

L'autre sourit.

— Tu sais pourquoi il y a plus d'essence dans les voitures? Parce que vous foncez comme des débiles. Tu comprends pourquoi on dépense des milliers d'euros en mécaniciens? Parce que vous les défoncez, ces bagnoles. Maintenant tourne à droite... à la prochaine.

Parrillo s'exécuta. Ils continuèrent sur la Tiburtina environ une dizaine de kilomètres après le périphérique. Quand ils atteignirent l'entrée de la carrière, deux voitures du commissariat le plus proche étaient garées devant la grille. Les agents s'écartèrent et saluèrent Rocco et Parrillo, celui-ci se gara sur l'esplanade devant les bureaux de la direction, à côté de deux camionnettes.

— Et merde! s'écria Parrillo en donnant un coup de poing sur le volant. La scientifique est arrivée avant nous.

Rocco se contenta de le toiser, puis ouvrit sa portière et descendit.

Un homme aux cheveux aussi rouges qu'une tête d'allumette vint à sa rencontre, main tendue et sourire à trente-deux dents.

— Salut, Rocco... merci.

— Tu parles, Massimino...

— C'est qu'on est pas nombreux, j'ai appelé la centrale et...

— Et tu as jugé bon de me casser les couilles à moi. Voici l'agent Parrillo.

— Enchanté, fit celui-ci.

— Massimo Casale, sous-inspecteur, Tiburtina.» Il donna une tape sur l'épaule de Parrillo, puis se retourna vers Rocco : « Viens voir.

Ils contournèrent le préfabriqué de la direction, suivirent un sentier entre les broussailles et arrivèrent au bord du précipice. Un policier à la chemise mouillée de sueur regardait en bas tandis que deux agents en combinaison blanche inspectaient le sol aux alentours du ravin.

— Voilà, Rocco, si tu veux jeter un coup d'œil.

Rocco se pencha pour apercevoir le cadavre écrasé sur la plaque de marbre au milieu de la mare de sang.

— D'en haut, on dirait de la crème avec une tache de groseille ou de cerise, reprit le sous-inspecteur.

Enfilant ses Ray-Ban, Schiavone répondit :

— T'as besoin de vacances, Massimo.» Il ajusta ses lunettes sur son nez : « Ici, c'est la lumière qui tue.

— C'est le blanc du marbre. Il reflète comme un miroir.

Un homme vêtu d'un polo bleu se tenait à côté du cadavre.

— C'est qui le médecin légiste en bas? demanda-t-il au sous-inspecteur.

— Spartaco Pichi. Il est furax parce qu'on lui a refusé ses congés.

— Si tu savais ce que ça peut me foutre. Comment on descend?

Massimo Casale indiqua une petite route qui descendait comme le filetage d'une vis vers le fond du trou.

— À pied, c'est cinq minutes.

— Ouais, c'est ça. Et pour remonter? En plein soleil en plus.» Il regarda autour de lui et aperçut un triporteur Ape.
« Les ouvriers utilisent ça?

— On dirait bien...

Rocco se dirigea vers le véhicule.

— Ensuite, je veux parler avec celui qui a trouvé le corps.

— Monsieur, je vous accompagne?

— Pourquoi, tu veux mettre une sirène sur l'Ape? Non, va prendre un café et reste tranquille.

Il monta dans le triporteur. L'habitacle ressemblait à une décharge. De vieux journaux au sol, des taches sur le siège et une puanteur de pipi et d'alcool qui régnait en maître. Il alluma le moteur et partit en soulevant un nuage de poussière blanche qui mit en rage les agents de la scientifique. « Attention! » lui hurlèrent-ils, mais le sous-préfet ne les entendait plus, le bruit de l'engin était assourdissant.

C'était la première fois qu'il conduisait une Ape, mais il avait eu une Vespa au lycée, il comprit immédiatement les commandes du guidon. Il descendit lentement les virages de la route, s'approchant toujours plus du petit lac turquoise qui lui donnait envie de piquer une tête, tellement il était clair et invitant. Penché sur le corps, le médecin ne leva même pas le regard quand Rocco arrêta le véhicule à vingt mètres de lui. Celui-ci éteignit le moteur et le silence revint dans la carrière, irréel. Il leva les yeux. Parrillo, Casale et les deux de la scientifique l'observaient. Ils le saluèrent

de la main comme des idiots. À sa gauche, une légère brise ridait le lac. Ses Clarks étaient déjà couvertes de poudre de marbre, ainsi que le bas de son pantalon.

— Salut, Uccio.

— Salut, Rocco. » Spartaco leva le nez de son travail, un œil plissé par le soleil. Il transpirait et avait déjà le visage rouge. « Je te serre pas la main, dit-il en lui montrant ses gants de latex déjà sales jusqu'aux poignets. Tu as vu le lac ?

— Joli... Il donne envie de se baigner.

— À ta place j'évitais. Je crois qu'il a cette couleur à cause de tous les acides qu'ils balancent dedans.

— Vu l'odeur, ça se confirme. Alors, qu'est-ce que tu me racontes ?

Il regarda enfin le cadavre. Un garçon, un T-shirt blanc avec des inscriptions vertes et un éléphant sur la manche, la bouche qui crachait un filet de sang, un jean neuf déjà déchiré, les yeux tuméfiés.

— Des papiers ?

— Rien. Peut-être qu'il n'est pas italien. Tu vois son T-shirt ?

— Ouais ?

— C'est un original des Oakland Athletics. On ne trouve ça qu'aux États-Unis.

— Oakland Athletics. Comment tu sais ça ?

— Je suis le base-ball...

— Comment il est mort ?

— Ils l'ont roué de coups. Et puis... » Il retourna lentement le cadavre : « Tu vois ici, à la base du crâne ?

Rocco s'approcha.

— Un seul coup, avec une lame, un stilet, une pointe en fer. Paf! Séché.

— Tu as une idée de ce qu'il fait ici?

— Boh... Ils doivent l'avoir balancé de là-haut. La scientifique cherche s'il y a des traces de sang au bord...

— Tu crois qu'ils voulaient le jeter dans le lac et qu'ils l'ont raté?

Uccio regarda la mare.

— Peut-être, oui.

— À ton avis, à quelle heure?

— Je sais pas. Il faut me laisser un peu de temps.

— Je remonte. Tu viens avec moi?

Uccio réfléchit.

— Dans l'Ape?

— Pourquoi pas? Tu te mets dans le coffre.

— Allez...

Rocco dans la cabine et le médecin sur le plateau de chargement remontaient lentement dans cette charrette à trois roues. Les vitres tachées de terre et rafistolées au scotch tremblaient et vibraient. Ils atteignirent enfin le dernier virage. Les yeux fermés, Uccio semblait profiter de cette journée ensoleillée. Rocco arrêta le véhicule et descendit. Une feuille de journal s'était collée sous sa chaussure. Il se pencha pour l'enlever et remarqua avec horreur qu'un préservatif usagé s'était étalé sous le crêpe.

— Mais putain...

Il s'essuya sur le bord de la portière.

— Qu'est-ce que c'est? lui demanda le médecin légiste.

— Et moi qui croyais être un héros à dix-huit ans quand je baisais dans la 500.

Uccio éclata de rire.

— C'est parce que tu es vieux. Moi, mes premiers coups, je les tirais dans la Panda. Tu rabattais les sièges, et ça devenait un lit.

— Trop fort.

Ils s'éloignèrent du véhicule.

— Tu crois qu'il faut donner la capote à la scientifique? demanda Rocco.

Ils éclatèrent à nouveau de rire.

La presse était déjà arrivée. Les habitués des affaires criminelles, des visages que Rocco connaissait par cœur.

— Ils sont déjà là...

— Eh oui, fit le sous-inspecteur. Qu'est-ce qu'on fait?

— Laisse-les prendre quelques photos, puis dégage-les. Je veux parler avec ceux qui ont découvert le cadavre.

— Ils sont dans la cabane de la direction. Je leur ai déjà posé quelques questions. C'était pas quelqu'un qui travaillait ici.

Rocco retira ses lunettes de soleil et entra dans la baraque, suivi de Parrillo.

Elle était plus grande qu'elle n'y paraissait de l'extérieur, au moins cinquante mètres carrés, avec l'air conditionné, trois bureaux et deux étagères remplies de dossiers. Assis dans des fauteuils en similicuir ou adossés au mur, six hommes attendaient. L'un d'eux, ventre proéminent sanglé

dans une chemise à carreaux, s'avança. Il avait une cigarette éteinte au coin de la bouche.

— Mario Mastini... je suis le directeur.

Rocco lui serra la main.

— Je peux savoir qui a trouvé le corps ?

Un ouvrier s'approcha. Il se mordait nerveusement les lèvres.

— Moi... Omar Shawqi...

— Enchanté, Rocco Schiavone. Vous me racontez ?

L'homme jeta un regard à son chef, qui acquiesça comme pour lui donner l'autorisation.

— Je l'ai aperçu pendant que je faisais pipi. Je vais toujours là-bas, là où il n'y a plus de pierres à couper. Dans les buissons.

— Bon, qu'est-ce que tu as à cacher ?

— Ça ne plaît pas au chef. Il dit qu'on doit utiliser les toilettes chimiques. Mais elles puent trop. Je préfère faire dehors.

— Tu as raison.

— Je me penche et je vois le corps. Avec tout le sang. Et je cours prévenir les autres.

Les autres, couverts d'une poudre blanche voyante sur leurs visages burinés par le soleil, avaient tous le regard concentré sur Rocco.

— Aucun d'entre vous n'a jamais vu ce garçon avant ?

— Autant vous le dire tout de suite. Je suis le seul à être descendu. Les autres ne se sont pas sentis de le faire, intervint le directeur de la carrière. Et moi, je l'avais jamais vu.

— Vous avez touché à quelque chose ?

— Vous pensez. J'ai seulement regardé, même si on voyait bien qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Le lac, en bas. À quoi il sert ?

— On l'utilise pour l'eau. On s'en sert pendant la coupe, pour mouiller le marbre et les chaînes.

— Il est profond ?

Les hommes se regardèrent.

— Bah, au milieu, il fera trois, quatre mètres, répondit un petit gars.

— Vous avez déjà retrouvé quelque chose dedans ?

— Une fois, ils ont balancé un Caddie de supermarché, fit le directeur Mastini.

— C'est facile d'entrer dans la carrière ?

— Ben... oui... plutôt. Disons qu'il y a un grillage, mais à un moment il s'arrête, expliqua Ernesto Auriemma. C'est-à-dire que tout le périmètre n'est pas clos.

— Pas de gardien ?

— Si, mais la nuit il dort toujours. C'est le vieux Luigi Cuticchio.

— Dit Gigi Bouche-d'égout, précisa un ouvrier.

Les autres éclatèrent de rire.

— Gigi Bouche-d'égout ? demanda le sous-préfet.

— Oui. Essayez de discuter avec lui deux minutes, vous comprendrez.

— Il est aveugle d'un œil. On le garde parce qu'il a nulle part où aller. Vous voulez lui parler ? À cette heure-ci, il dort.

— Alors que la nuit..., fit Ernesto.

Tous rirent à nouveau. Toute cette hilarité paraissait déplacée à Rocco.

Rocco Schiavone est le genre de sous-préfet romain qu'on adore détester : mine grincheuse, ton sarcastique et langage fleuri.

Dans cet épisode, il se promène dans son passé, déambule dans la Ville éternelle qu'il connaît par cœur, fréquente quelques malfrats et fume des joints, de préférence le matin. Sa femme n'est pas encore devenue le fantôme de ses remords : elle est vivante, passionnée par son travail, dévouée à ses amis. Jusqu'à ce fatidique 7 juillet 2007, jour de sa disparition.

Une enquête haletante de Rocco Schiavone qui ravira les amoureux du commissaire Montalbano, de l'Italie et des polars à l'humour grinçant.

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste et réalisateur. Ses romans se sont vendus à plus de un million d'exemplaires en Italie.

Traduit de l'italien par Samuel Sfez

**ROCCO SCHIAVONE :
01 MILLION DE LECTEURS
EN ITALIE**



07.07.07
Antonio Manzini

Cette édition électronique du livre
07.07.07 d'Antonio Manzini
a été réalisée le 12 octobre 2020
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207143056 - Numéro d'édition : 338104)
Code Sodis : N98550 - ISBN : 9782207143087
Numéro d'édition : 338107.